

L'ÉVANGILE DÉMYSTIFIÉ

* *
*

LA FEMME ADULTÈRE

par

Claude BRULEY

LE QUATRIEME EVANGILE

~~~~~

### SEPTIEME CHAPITRE

#### LA FETE DES TENTES

Nous avons laissé Jésus en Galilée après qu'il eut multiplié les pains et apaisé les flots tumultueux qui menaçaient d'engloutir des disciples bien imprudemment engagés dans la traversée le lac de Tibériade pour regagner Capharnaüm. Il avait rassemblé de grandes foules, comme cela est généralement le cas lorsqu'on annonce des guérisons miraculeuses et des repas gratuits. Ces résultats prometteurs qui auraient dû conforter le Messie et lui donner confiance en l'avenir, ne le satisfont plus. Bien au contraire il dénonce l'état d'esprit de ces âmes infantiles nourries sans effort, incapables de consentir un sacrifice momentané pour accéder à une condition nouvelle. Il rappelle à ces foules qu'il leur faut travailler non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste, qui nourrit l'esprit, qui permet à la conscience de soi de se développer.

Quelle est cette nourriture qui nourrit l'âme sinon les connaissances qu'il nous faut acquérir, les vérités, ce que l'on croit vrai, véritable, ce qui donne un sens à notre vie, ce qui nous aide à vivre, à prendre ou à reprendre connaissance. Ces connaissances qui, nous faisant défaut, nous poussent à tant manger pour compenser ce déficit. De telle sorte que nous pourrions dire: "plus je mange, plus mon âme jeûne!"

Je me souviens d'une histoire qui a couru les couloirs de la troisième République et qui concerne la mort de l'un de ses Présidents. Alors qu'un membre de son cabinet, apprenant que son chef venait d'être terrassé par une crise cardiaque, demandait s'il avait encore sa connaissance, on lui répondit qu'elle venait de filer par l'escalier de service..

Ne rions pas. Un homme d'Etat, à plus forte raison un Président de la République, typifie l'état d'esprit général du pays qu'il gouverne, et d'une manière plus générale la Civilisation au sein de laquelle le pays se trouve inclus.

Que nous reste-t-il, après vingt siècles de Christianisme, de ces extraordinaires vérités que Jésus prononça dans cet impérissable discours sur la montagne, au service des humbles, des doux, de ceux qui veulent s'éveiller à une autre forme de vie? Elles ont filé par l'escalier de service, elles ont quitté les palais présidentiels.

On est revenu très vite au bon vieil enseignement des Anciens qui savaient bâtir et préserver un Empire. Dans tout Chrétien il y a un Juif qui sommeille, et dans un Juif sommeille un Egyptien. Un Egyptien, un Juif, qui ne demandent qu'à se réveiller. Que la chair ne serve à rien alors que l'esprit seul vivifie, les bâtisseurs d'Empire savent bien que sans une magie sacrificielle efficace la foule turbulente ne peut être maintenue dans un ordre rigoureux.

Peut-on concevoir une Eglise sans Messe, sans consommation de son Dieu? Quel est ce paganisme auquel beaucoup aimeraient à revenir? Manger la chair de ce Dieu, boire son sang, voilà qui fortifie l'âme, voilà des nourritures bien concrètes, qui tiennent au corps. La connaissance aux vertues vivifiantes? Voilà bien une vue de l'esprit !

Et c'est ainsi que la connaissance de ces choses non encore entendues depuis le commencement du monde (Matt 13. 35) emprunta très vite l'escalier de service.

**v.1 Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait pas séjourner en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.**

Ainsi Jésus parcourant la Galilée était généralement bien accueilli par ces paysans non du Danube mais du Jourdain, ces pêcheurs, ces commerçants aux moeurs simples qui ne s'attendaient pas, comme les Judéens, à devenir les maîtres du monde au service d'un Dieu unique. Des gens pour tout dire polythéistes, c'est à dire forcément tolérants. Car on n'a encore jamais vu un intégriste polythéiste. Ce serait un non sens! Bref un heureux pays où Jésus serait bien resté s'il n'avait pas eu de frères.

**v 2-8 : Or la fête des Juifs, celle des Tentes était proche. Ses frères lui dirent: pars d'ici, va en Judée, afin que tes disciples voient aussi les oeuvres que tu fais. Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire paraître: si tu fais ces choses, montre-toi toi-même au monde. Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui.**

**Jésus leur dit: Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut vous haïr; moi il me hait parce que je rends de lui le témoignage que ses oeuvres sont mauvaises. Montez, vous, à cette fête; pour moi je n'y monte pas parce que mon temps n'est pas encore accompli.**

Logique? Non? S'il veut que son enseignement se généralise, il faut toucher la tête, convaincre le gouvernement, les hommes du Temple, les docteurs de la Loi, les Juristes. Il lui faut faire à Jérusalem les oeuvres, les miracles accomplis en Galilée, il lui faut aller là-bas. Ce qui rendrait service à l'incrédulité de ces frères à son encontre, frères qui, plus tard, après s'être fait reconnaître comme disciples et vécu comme beaucoup le traumatisme de la croix, s'empressèrent de ramener la Communauté naissante aux normes judaïques.

On ne pouvait pas rêver meilleure occasion que cette fête des Tentés pour répandre des idées nouvelles, puisque les Juifs commémoraient la grande aventure que leurs ancêtres, à la suite de Moïse, avaient vécu durant quarante années passées dans le désert, avant de trouver la terre promise. Tout ceci à partir d'une idée folle ramenée d'Egypte, celle d'un Dieu Unique qu'il fallait désormais servir pour connaître plus tard, enfin, une vie à nouveau paradisiaque.

Une vraie vie de nomades sans limites ni barrières, ni frontières fixes. Avec la possibilité de lever le camp rapidement, de changer d'horizon facilement, de ne posséder qu'une tente de toile ou de peau. La terre pour tous, à nouveau terre mère subvenant chaque jour aux besoins de tous. N'avoir qu'une tente à soi sur cette terre commune, n'est-ce pas là un beau symbole de liberté sans mur, sans barrières, sans propriétés privées.. privées de quoi?

Oui, un état d'esprit favorable pour acquérir de nouvelles idées, les laisser descendre en soi et voir ce qu'elles produisent sans qu'aussitôt les structures anciennes réapparaissent. Un rêve que les Hébreux n'ont pu concrétiser, un rêve qu'ils ont très vite interrompu à la mort de Moïse en s'établissant dans un pays qu'ils ont pris pour la terre promise et sur lequel ils ont reconstitué l'Egypte ancienne, avec sa circoncision, son temple, ses sacrifices sanglants, sa magie, son clergé avide de puissance et de domination.

La fête des Tentes, telle que les Juifs la célébraient, reflétait bien cet état d'esprit. Pendant une semaine, aux alentours de la ville, ils édifiaient des huttes de feuillage sous lesquelles ils vivaient. Puis, la fête finie, ils rentraient sagement chez eux, retrouvaient leurs constructions en dur, leur environnement inamovible.

Mais n'en est-il pas de même dans notre Occident chrétien avec le camping, les voyages "organisés" qui nous distraient dans la mesure où nous savons qu'une maison solide, avec les commodités qu'on y a mises, nous attend à notre retour? Quelle joie de se retrouver chez soi! Les Juifs, les Chrétiens, ont perdu l'esprit d'aventure.

Mais, direz-vous, que reste t-il de nouveau à découvrir ici-bas? Y a-t-il une seule terre vierge qui n'ait pas encore été explorée? C'est pourquoi, anticipant quelque peu sur la fin de l'aventure terrestre, Jésus parle d'un Royaume qui n'est pas de ce monde. Il parle d'une nouvelle terre pour laquelle nous devons nous préparer, pour laquelle nous devons ici-bas quitter nos acquisitions mentales, nos dogmes, nos principes qui nous attachent comme une chèvre à son piquet et nous obligent à tourner en rond, dans un périmètre donné. C'est pourquoi Jésus s'efforce de nous redonner cet esprit d'aventure qui veut qu'un jour nous abandonnions le Temple, nous reprenions la route.

C'est pourquoi, finalement, Jésus vient à Jérusalem pendant la fête des Tentes, mais secrètement. Le Messie attendu, le faiseur de miracles n'est plus là. Le prédicateur va reprendre sa place. L'Adon, comme le nomme Chouraki dans sa version évangélique, va reprendre sa véritable tâche: enseigner.

Il va, comme un autre enseignant célèbre le fit cinq siècle plus tôt, déclarer que la source ici-bas de tout mal est l'ignorance. Si l'on pouvait voir, se voir, savoir, les conséquences futures d'une action, d'une parole, d'un engagement; jusqu'où cette parole, cet engagement vont nous conduire, ce qu'ils vont nous faire vivre, la somme des souffrances, des angoisses futures, il est clair que nous y regarderions à deux fois avant de commencer le processus.

Mais nous ne savons pas. Tel est le drame vécu en permanence par les enfants attardés que nous sommes. Ne nous sommes-nous jamais demandé pourquoi nous fêtions si bien Noël?

Parce que nous sommes terriblement, viscéralement attachés à cet état infantile. Appelant, quand ça va mal, les services d'un Sauveur, d'un Dieu tout puissant, riche, suprêmement bon, un véritable Père Noël dont la marée des cadeaux risque chaque année de submerger un malheureux enfant Jésus réduit à un rôle subalterne.

Jésus décide de redevenir Enseignant, dans un Temple il faut le reconnaître plus fait pour permettre la boucherie sacrée que pour instruire les fidèles. Il ne vient pas à Jérusalem pour offrir un sacrifice de purification comme la coutume l'exige, mais pour ouvrir les yeux de ceux qui l'entendront sur des réalités non encore exprimées. Pour cela il sera seul. Seul à voyager, seul à pénétrer dans le Temple. Sera-t-il reconnu?

Quelle différence avec sa première venue à Jérusalem. Nous avons là un Messie triomphant, guérissant un paralytique. La Puissance divine à l'état pur! L'identification avec le Dieu d'Israël. Des faits inouïs dans l'attente de ressusciter ceux qui sont déjà dans des sépulcres..

Nous avons maintenant un autre profil, un pas de plus vers la condition "Fils de l'Homme", un pas de plus vers la conversion de ce Dieu qui ne se satisfaisant plus du légalisme, désire encore qu'on lui porte une adoration sincère.

Jésus va maintenant reprendre le langage des prophètes qui, revenus d'exil après avoir été fortement impressionnés par la sagesse zoroastrienne enseignée en Mésopotamie, exigeaient la purification du cœur à la place des sacrifices sanglants. Ce discours repris par les Esséniens, dont Jésus partagea un temps l'existence, n'était pas reçu par les Juifs qui préféraient ce légalisme qui soulageait à bon compte leur conscience.

Passer du rituel à la morale intérieure, du sacramentel sanglant aux exigences du cœur, aux sacrifices intérieurs, c'est franchir un pas important sur la voie évolutive, un pas que beaucoup de Juifs à l'époque et de Chrétiens aujourd'hui ne sont pas encore capables de faire. Pensons à tous ceux qui sont encore attachés au sacrifice de la Messe et qui pensent ou ressentent que cette forme de communion sanglante les purifie, leur retire cette culpabilité qui suit généralement une faute reconnue.

En fait, ce pas qui nous conduit du sacramentel à l'oeuvre intérieure peut difficilement être franchi au sein des structures religieuses en place, qu'elles soient Judaïques ou Chrétiennes dans la mesure où l'image de référence, à savoir un Dieu qui attend de ses créatures une adoration sans partage, dévoie les énergies mentales indispensables pour mener à bien cette purification.

Cette seconde étape ne peut être réalisée que si on remet un jour en question cette adoration. Ce qui sera la tâche du Fils de l'Homme après qu'il ait laissé mourir en lui, sur la croix, cette prétention, cette image déïque. Tâche qu'il nous incombe à notre tour de réaliser quand ces vérités spirituelles peuvent oeuvrer en nous.

Toutefois, découvrant actuellement l'importance des pratiques sacramentelles dans le monde, nous pouvons penser que la purification du coeur chez beaucoup n'est encore qu'embryonnaire.

Ce qui ne veut pas dire que nous devons attenter à la vie du sacramentel, nous efforcer de la disqualifier auprès de ceux qui ne sont pas en mesure de vivre la véritable purification du coeur. Nous ferions là oeuvre détestable. Pour ceux-là, le rituel extérieur est encore indispensable.

Prenons l'exemple du sabbat que Moïse a institué parmi d'autres règles de vie quand il s'aperçut qu'il ne pouvait encore conduire ces Hébreux à s'auto-gérer. Ce sabbat, que Jésus transgressa à plusieurs reprises, le Législateur l'instaura afin de conduire, au début, malgré eux, ces transhumants, à favoriser un jour par semaine la méditation, le jugement, sur les faits récemment accomplis. Puis à les aider dans cette réflexion par le moyen d'actes cultuels, sacramentels qui, les impressionnant durablement, pouvaient les conduire à un retour salutaire sur eux-mêmes. Bref, à les aider ainsi à développer une vie intérieure qui, autrement, n'aurait jamais vu le jour.

Cela dit, il est bien évident que cette habitude une fois prise, l'obligation légale non seulement n'est plus nécessaire mais encore risque de perturber notre propre rythme de réflexion qui n'est pas forcément le même pour chacun de nous. Encore faut-il bien comprendre l'état d'esprit qui est à l'origine de l'instauration d'un sabbat officiel.

Il n'y a pas si longtemps en France, l'interdiction de travailler était encore, en général, socialement suivie. Aucune entreprise, aucun commerce, sauf ceux de première nécessité, n'aurait ouvert ses portes ce jour-là.

Et puis, nous le savons, de plus en plus d'autorisations sont données pour étendre le nombre de ceux qui peuvent légalement travailler en ce jour traditionnellement chômé. Il est vrai que les activités aussi diverses que les voyages, le sport, le jardinage, les travaux intérieurs, la télévision qui transmet toutes ces occupations avec lesquelles tout un chacun peut par la pensée s'identifier, valent largement dans ce domaine une activité commerciale, et s'opposent tout autant à un état propice à la réflexion, à la méditation.

Quand cette législation religieuse puis laïque, qui permet ce temps de repos indispensable à la vie de l'âme n'est plus respectée, les actions deviennent désordonnées, voire destructrices. La nature, qui ne l'oublions pas, s'efforce de nous conduire également à vivre selon un rythme sabbatique (le sommeil par exemple, et surtout dans nos pays occidentaux la saison hivernale), participait il y a encore peu de temps à nous procurer ce temps de réflexion indispensable à notre bonne santé mentale. Cette nature est aujourd'hui de plus en plus entravée dans cette fonction.

Souvenons-nous des époques où durant plusieurs mois les routes étant impraticables, les gens restaient à l'abri des maisons. C'était le temps des longues veillées où la sagesse ancestrale était évoquée, appliquée aux événements que l'on avait vécus dans l'année. Que reste-t-il de tout cela au milieu des voyages incessants sur des autoroutes praticables en toutes saisons, au milieu de sports d'hiver, des courses de voile aux antipodes, du soleil des antilles au mois de janvier, grâce aux performances des compagnies aériennes?

C'est ainsi que sous ces efforts conjugués bien des âmes sont présentement mises dans l'impossibilité de méditer sur leur vie présente et sur leur avenir, par défaut de sabbat extérieur organisé. Mais souvenons-nous, pour clore cette réflexion, de la place que doit tenir le rituel, le sacramentel, dans nos vies avant que nous puissions sans dommage nous en passer. La contrainte, l'aide extérieure, doivent toujours être au service du développement intérieur, pour ensuite s'effacer, disparaître, quand cette croissance a eu lieu.

L'enfant a besoin d'un père et d'une mère normatifs. Quand l'enfant devient adulte, le père et la mère doivent disparaître pour laisser la place à d'autres rapports, à d'autres échanges. Cependant passer du rituel au psychologique, passer de la purification externe à la purification interne, ne peut se faire en un instant. Jésus, dans ce Temple, Haut lieu du sacramentel, va nous proposer une méthode, apparemment universelle, pour commencer cette mutation:



**12.10-16: Lorsque ses frères furent montés à la fête, il y monta aussi lui-même, non publiquement mais comme en secret. Les Juifs le cherchaient pendant la fête, et disaient: Où est-il? Il y avait dans la foule grande rumeur à son sujet. Les uns disaient: c'est un homme de bien. D'autres disaient: Non, il égare la multitude. Personne toutefois ne parlait librement de lui, par crainte des Juifs. Vers le milieu de la fête, Jésus monta au Temple. Et il enseignait. Les Juifs s'étonnaient disant: Comment connaît-il les Ecritures, lui qui n'a pas étudié? Jésus leur répondit: Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.**

Cette méthode universelle propice au passage du rituel au psychologique consiste tout d'abord à s'appuyer sur la foi commune, reconnue par tous. Ici en l'occurrence la loi mosaïque. Puis, après en avoir rappelé les exigences, affaiblir ce rituel, en montrer la fragilité, l'impossibilité à certains moments de s'y conformer. Par exemple le sabbat qui était transgressé quand la circoncision d'un enfant, qui devait impérativement avoir lieu le huitième jour après sa naissance, autre précepte mosaïque, tombait sur ce jour chômé. Comme quoi le sexe et la méditation sont difficilement conciliables!

Puis montrer que le précepte légaliste implique une autre exigence que les tribunaux ecclésiastiques ne sont plus capables de sanctionner. Exemple: l'adultère qui commence avec le regard.

Autre sujet: l'attente messianique et les signes caractéristiques qui permettent d'identifier ce Messie attendu. Sur ce point les Juifs étaient et sont encore intraitables. Pour eux il appartiendra obligatoirement à la postérité de David. Ici encore Jésus s'efforçait de fragiliser leur foi en leur rappelant que David appelle ce Messie à venir, Seigneur (Psaume 110). Comment, dans ces conditions, ce Seigneur peut-il être son fils?

Et pour que ces Hébreux aillent plus loin dans leur réflexion à ce sujet Jésus leur annonce que non seulement il existait déjà avant Abraham, mais que cet ancêtre de la race juive s'est réjoui à l'annonce de l'incarnation de cet Envoyé.

L'effort entrepris par Jésus ce jour-là pour destabiliser ses interlocuteurs sera interrompu. Les Juifs, qui ont saisi des pierres pour le lapider, l'obligent à clore son exposé et à quitter précipitamment le Temple. (ch 8. v 58-59)

Il faut bien avouer que de tels propos ne pouvaient qu'indisposer ces Légalistes qui, devant une pareille démesure (qu'il aggrava en déclarant qu'il était la lumière du monde, le seul véritable vivant ayant le pouvoir de sauver le monde), se trouvaient placés devant un choix: soit le reconnaître comme l'envoyé de leur Dieu ou le lapider. Les Juifs ont choisi, les Chrétiens aussi. Deux choix opposés avec les conséquences que nous savons.

Et nous? Aujourd'hui, comment recevons-nous les paroles de ce fils soumis qui ne recherche que la gloire de son père, qui affirme qu'il est toujours avec lui, que ce père ne le laisse jamais seul? Pouvons-nous, à la lumière de la psychologie des profondeurs, conserver vivante en nous cette image d'épinal? Dans quel état d'esprit se trouve notre âme encore terriblement sentimentale, partagée, sous l'influence encore puissante des promesses baptismales faites à ce Dieu, des serments d'obéissance? Nous avons un doute quant à l'avenir de cet Occident décadent dont le fondement religieux depuis ce choix n'a pas varié. Ce doute, qui maintenant nous saisit, ne nous place-t-il pas en situation d'adultère vis à vis de ce Dieu?

Cette voie qui s'ouvre à nous, celle de l'Individuation, cette voie qui nous demande de rompre avec ce père dont la proposition de mariage ne peut être en fin de compte qu'incestueuse, est-elle souhaitable?

Cette interrogation, que bien des âmes nées en terre chrétienne régulièrement se posent, va être d'une manière extraordinaire mise en lumière dans cet Evangile avec l'épisode de la femme adultère qui, comme un pavé venant troubler le calme serein d'un lac, vient s'interposer, morceler, séparer, écarteler le beau discours de Jésus sur sa mission divine et sa situation de fils soumis, heureux de l'être.

## CHAPITRE 8. v 1-11.

## LA FEMME ADULTERE.

En effet, cet épisode sur lequel nous allons maintenant méditer, n'apparaît pas dans les plus anciens manuscrits: Sinaï, Vatican, Alexandrie. Il est inconnu des premiers pères de l'Eglise, ignoré au Moyen-Age. Certains manuscrits l'inscrivent dans le septième chapitre de cet Evangile, d'autres au huitième, après le douzième verset. D'autres manuscrits placent cet épisode dans l'Evangile de Luc, à la suite du vingt et unième chapitre, pratiquement à la fin de l'enseignement.

En fait le milieu évoqué : les scribes, la Montagne des Oliviers, est bien celui de cet évangéliste. Alors? Pourquoi ce récit d'une femme adultère se trouve-t-il placé ici, dans ce quatrième Evangile, coupant brutalement le discours de Jésus dans le Temple lors de la fête des Tentes?

Une femme adultère! Quel drôle de nom pour une femme! Quel drôle de nom, tout court. L'étymologie latine est "adulter", dont la racine est "alter" qui signifie: aller vers l'autre, vers un autre. D'où le verbe "altérer": rendre autre, changer la nature. Et, par voie de conséquence, pris négativement, dégrader, corrompre, ruiner (sous entendu la première nature). C'est un état qui donne soif!

En gardant présent à l'esprit ces strictes définitions nous pouvons dire qu'une femme adultère est une femme en voie de mutation. C'est dans cet état d'esprit que nous allons entreprendre l'étude de cet extraordinaire épisode.

Aller vers l'autre, sous entendu l'étranger, est une attitude qui va à l'encontre des règles de la Société qui ne connaît, ne veut reconnaître que le semblable, l'admis, le reconnu conforme par elle, ou qui semble répondre à ses aspirations, à ses espérances. Une Société qui ne fait qu'appliquer ce que la Psychologie des Profondeurs appelle la loi des transferts, loi que nous pouvons ainsi résumer:

Nous possédons tous une double nature, consciente et inconsciente. Cette redécouverte, que nous devons à Freud et à Jung, et qui sera plus tard sans aucun doute considérée comme un des faits les plus marquants de ce vingtième siècle, est encore ignorée de bon nombre de nos contemporains.

Cette seconde nature inconsciente, en partie constituée par des désirs non réalisés, et des sentiments que la première nature induite dans le jeu social réprouve, cherche constamment à s'exprimer. Elle le fait généralement selon deux modes, le premier, nocturne, peu satisfaisant, celui des rêves, le second, diurne, celui des transferts.

Avec le second mode, qui nous intéresse ici, cette seconde nature inconsciente conduit la première à rechercher, à fréquenter, à s'unir par l'esprit, l'âme et le corps, à celui ou celle chez lequel ou laquelle cette seconde nature, instinctivement découvre exprimé ou capable de l'être, ce qu'elle désire secrètement vivre ou qu'elle affectionne.

Voilà semble-t-il ce qui nous pousse initialement à rechercher le semblable afin qu'un à lui nous bénéficions de ce qui, jusque-là inconsciemment, nous faisait défaut. Mais comment pouvons-nous être dépendants à ce point d'un autre ou d'une autre? Nous épanouir de cette façon? Trouver notre bonheur dans une telle relation?

Nous en convaincre constitue un des buts majeurs de la religion. A ceci près que la personne qui s'offre ici pour ce transfert est le Dieu reconnu. "Ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi". Où trouver plus beau chant d'amour? Plus belle confession d'un transfert parfait?

Mais qui est ce Dieu, cet époux divin qui s'offre à notre adoration? Si nous voulions rester sur le terrain -aux risques calculés- de la Psychologie des Profondeurs, nous dirions: essentiellement un archétype porteur des valeurs qui nous font présentement défaut; un archétype que nous vitalisons, en nous attachant à un être qui nous semble porteur de ces valeurs.

La religion est simplificatrice. L'Époux c'est celui qui nous a créés. Les Épouses sont les créatures, ses filles devenues nubiles. Pensons à cette merveilleuse parabole dont le Nouveau Testament nous a conservés le souvenir: celle des dix vierges qui attendent la venue de l'époux. Certaines s'endorment, d'autres veillent. L'époux arrive, tardivement. Celles qui ont songé à mettre suffisamment d'huile dans leurs lampes peuvent aller à sa rencontre. Les autres, privées d'huile, soucieuses de s'en procurer, arrivent trop tard. La porte, derrière laquelle l'époux se trouve est fermée. Le mariage aura lieu sans elles.

Le schéma religieux est simplificateur. Un seul Dieu, mâle, époux en titre. En face, les créatures appelées aux épousailles. Le schéma religieux est trop simplificateur. Tout serait merveilleux si la terre n'était peuplée que d'âmes féminines. Avec les hommes naissent forcément des concurrents potentiels. Et bien que dans les sphères religieuses ils soient appelés à représenter le Dieu tout en conservant leur statut de créature que le vêtement liturgique rappelle, l'histoire montre qu'ils oeuvrent souvent pour leur propre compte et présentent à la femme une image dans laquelle ce Dieu ne peut plus se reconnaître.

L'histoire du peuple hébreu, relatée dans l'Ancien Testament, montre les efforts pathétiques de ce Dieu pour ramener les hommes à la raison et réaliser avec l'ensemble de ce peuple une véritable union conjugale. Rappelons-nous que ce Dieu a été jusqu'à contraindre un de ses prophètes, Osée, à épouser une prostituée, de façon que cet homme ressente, souffre les douleurs de la jalousie que ce Dieu éprouve.

Voilà le grand thème de l'adultère tel qu'il est exposé dans le Christianisme à partir du rôle bien précis auquel doivent sans cesse se soumettre les époux humains. Encore faut-il que l'homme, dans ses rapports conjugaux, élève sa pensée et vive une conjonction avec son Dieu qui, à travers lui, doit seul être adoré.

Encore faut-il que la femme, au cours de ces mêmes rapports, élève également son âme pour, au delà de l'homme, rencontrer son Dieu. Encore faut-il que l'homme reflète fidèlement l'image de ce Dieu. Encore faut-il que ce Dieu, que l'homme doit refléter, soit lui-même désirable, sinon la femme peut se détourner de ce modèle pour en rechercher un autre.. Devra-t-elle, dans ce cas, être considérée coupable? Si oui, que d'adultères en vue!

Sur le plan de l'Institution religieuse, de la représentation par l'homme et la femme du couple Dieu-créature, ce détournement est grave, inadmissible. Car dans cette symbolique, la femme épousée sacramentellement, qui se détourne de l'époux terrestre pour en choisir un autre, rejette conjointement le Dieu auquel cette Institution croit. D'où les lois sévères, les peines de mort, qui sanctionnaient et sanctionnent encore dans certains pays la femme adultère. L'homme, représentant le Dieu, ne peut, on pouvait s'en douter, être aussi sévèrement puni. On ne plaisante pas avec cet archétype garant de la stabilité de l'ensemble, d'autant que l'homme, nous venons de le voir, a une place privilégiée qu'il désire conserver. Car n'est-il pas, toujours dans cette symbolique, enclin comme son Dieu à choisir un grand nombre d'épouses; tendance que Salomon, grand roi par la grâce de ce Dieu, manifesta avec la gloire que l'on sait.

C'est dans cet état d'esprit intégriste que des Légistes, des Scribes, accompagnés d'une femme surprise en état d'adultère, viennent trouver Jésus. Non sans arrières pensées, car si Jésus absolvait cette femme il serait immédiatement considéré par eux comme un être immoral, violateur de la loi, et lui même condamné par les Instances judaïques, et s'il la condamnait il serait tout aussitôt accusé par le peuple, qui espérait par lui accéder à des temps nouveaux, de rigorisme et de cruauté propres à l'application de l'ancienne loi.

Pensons aujourd'hui aux difficultés rencontrées par le Clergé Catholique romain face aux mesures prises par le Gouvernement pour lutter contre le sida, cette maladie qui sanctionne durement les aventures sexuelles (port d'un préservatif). Ou bien, convaincu que l'acte sexuel, inclus dans le sacrement du mariage, a pour but la procréation de nouvelles âmes, on condamne vigoureusement cette pratique; ce qu'à choisi la hiérarchie catholique. Ou bien, comme certains évêques et prêtres semblent le penser, la permission de mettre un préservatif durant l'acte ne compromet en rien l'union mystique qu'un jour ou l'autre ces âmes connaîtront quand de nouvelles conditions de vie leur seront offertes.

Jésus, lui, n'a rien répondu à ces Légistes venu l'interroger. Il s'est contenté d'écrire avec son doigt sur le sol. Vraisemblablement il a déposé sur cette terre des réflexions que personne n'était encore capable d'entendre, ni surtout de comprendre. Il s'était déjà efforcé de montrer que la faute, la transgression est a-priori mentale, même si elle n'est pas suivie d'effet, de concrétisation. Si un homme regarde une femme avec convoitise il a déjà commis un adultère. Si une femme regarde un homme avec la même convoitise elle a déjà commis adultère.

Ce qui a déjà été dit Jésus le confie ici à la terre pour qu'elle en garde la mémoire. Ce premier écrit d'inspiration essénienne doit, veut toucher les âmes: la purification du coeur doit précéder la purification du corps, sinon la purification rituelle du corps n'a aucune valeur en soi. Cette inspiration provient d'un Dieu qui, las des sacrifices sanglants réputés purificateurs, depuis des siècles attend cette prise de conscience.

IL n'est toutefois pas facile de passer du rituel, du sacramentel, à la dimension morale, psychologique. Qui d'entre-nous, marié, n'a jamais regardé un homme, une femme avec convoitise? Ce qui veut dire que si en cet instant nous assistions à la même scène, il nous faudrait, les uns après les autres, quitter silencieusement cette pièce comme le firent les légistes.

Oui, mais après, serions-nous plus avancés? La culpabilité est une chose, l'étude, l'examen des circonstances qui nous ont amenés à nous conduire de cette façon, en sont une autre. Ce premier écrit de Jésus sur le sol est moral. Il ne nous conduira pas plus loin. Et ce n'est pas l'Eglise qui, en général, vit de ce capital de culpabilité, le monnaie en s'arrogeant le droit de pardonner, d'intercéder, auprès du Dieu reconnu, qui nous conduira à passer de cette morale momentanément salutaire, à une spiritualité attachée cette fois à comprendre tout d'abord pourquoi après avoir été pardonnés de cette façon nous n'aurions plus de penchants de cette sorte?

Nous pouvons évoquer ici le drame vécu par le curé d'Ars, assiégé, le mot n'est pas trop fort, dix-huit heures par jour dans son confessionnal, alors qu'il savait que tous ceux qui se pressaient autour de lui pour obtenir son absolution, seraient poussés plus ou moins rapidement à commettre à nouveau les fautes qu'ils venaient de confesser.

Comment en effet ne plus être adultère si nous ne savons pas comment et pourquoi nous le devenons? Comment guérir d'une tuberculose, d'un cancer, d'un sida, si nous ne savons rien sur ce qui provoque ces maladies? Nous ne parlons pas ici de microbes, de virus, à travers lesquels ces maladies se déclarent, mais des causes psychiques qui sont à l'origine.

Qui ne peut pressentir que bien des maladies ici-bas pardonnées, traduisons: soignées, médicalement guéries par les prêtres laïques que sont les médecins, sont toujours actives après le trépas et pénalisent l'âme, plus cruellement encore, puisqu'elles agissent alors sur le corps éthérique, celui qui assure son passage dans l'autre monde.

Comment devient-on adultère? Qui peut le devenir? Quelles sont les zones à risque d'incubation secrète, d'éruptions soudaines qui conduisent aux ravages que l'on sait? Voilà les bonnes questions auxquelles notre bonne mère l'Eglise et nos bons pères ordonnés ne peuvent pas précisément répondre.

Voulant rester sur le plan d'une morale culpabilisante, d'une faute commise envers un Dieu auquel nous devons une fidélité que le mariage humain symbolise, les scribes de notre récit s'éloignent les uns après les autres tandis que Jésus se penche une seconde fois pour écrire sur le sol. S'étant relevé, il se retrouve seul avec la femme adultère.

Voici arrivé le moment du grand face à face de l'esprit et de l'âme sans intermédiaires, sans médiateurs. Ce face à face qu'il nous faut un jour connaître, peut avoir lieu. Jésus livre maintenant à la terre, à la mémoire collective, ces choses cachées depuis la création du monde (Matt 13.35), choses que nous ne pouvions jusque-là entendre et surtout comprendre, concernant l'origine et l'évolution de l'homme et de la femme.

Car dans cette scène, exceptionnellement intense, il n'est pas question - le texte le montre formellement- de condamner, de juger l'autre, les autres, mais soi-même quand on a compris à la fois ce qu'est spirituellement parlant un adultère, et comment, grâce à lui, nous pouvons échapper à une condition, un mode de vie, devenus insupportables.

"S'étant levé, ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit: Où sont tes accusateurs? Personne ne t-a t-il condamné? Alors je ne te condamne pas non plus. Ne manque plus le but, ne dévie plus, ne t'égare plus, ne commet plus d'erreur, vise juste, vise droit, ne manque plus la cible. Tels sont les qualificatifs du mot grec " amartia" que les traducteurs bibliques religieux traduisent par le laconique: "ne pèche plus".

Voilà la véritable faute: passer à côté, ne pas voir la porte de dégagement qui nous ouvre le chemin d'une nouvelle terre et offre de nouvelles conditions de vie. Le péché religieux n'a pas sa place ici. Jésus ne pardonne pas. Il n'est pas là pour cela, mais pour nous inciter à nous délivrer de relations qui devraient maintenant céder la place à d'autres. Plus de pères, de mères, d'époux, d'épouses, mais des âmes privilégiées avec lesquelles nous allons inventer d'autres façons de vivre ensemble, de partager, d'échanger, de construire.

Nous connaissons bien cette exigence évangélique: "celui qui ne quittera pas son père, sa mère.." oui mais si c'est pour s'attacher à une femme dont la seule ambition sera d'être mère à son tour et à le rester? Ou bien de s'attacher à un homme qui voudra avant tout devenir et rester un père? Où sont les choses nouvelles écrites sur la terre depuis déjà vingt siècles?

Mais pour connaître un nouvel état, en vivre les prémisses, il faut tout d'abord affaiblir, déstabiliser, altérer, adultérer en chacun l'ancien état, lui retirer sa cohérence emprisonnante, sa vitalité. Et pour commencer nous interroger sur les principes qui donnaient à la civilisation occidentale, au sein de laquelle nous vivons, sa cohérence? Ils avaient tous pour point de départ la reconnaissance de la suprématie, l'excellence de l'esprit masculin, son rôle prédestiné dans la conduite des affaires du monde. Cette structure patriarcale se retrouve, aujourd'hui encore, dans le monde politique, social, familial, conjugal, et bien entendu religieux avec, à l'origine de la création, un Dieu mâle qui délègue ici-bas ses pouvoirs au sexe qui le représente: le Pape, le Grand Rabin, l'Iman, etc..



Cette organisation féodale, dont nous pourrons plus tard, dans les grandes lignes, retracer l'histoire, et surtout les origines, organisation qui forme la clé de voute du Christianisme, a conservé sur les âmes jusqu'au dix-huitième siècle avec l'aide intéressée de la royauté et du clergé une autorité quasi incontestée

La femme, assimilée à la terre mère, aux forces génésiques, représentait l'élément obscur, certes indispensable à la vie, à la reproduction de l'espèce, mais dénué d'esprit sinon d'âme, devait être régie, conduite avec fermeté pour éviter que sa sensualité naturelle ne mette en danger l'édification spirituelle, sociale, que l'homme, sous l'inspiration directe de l'esprit divin, également masculin, s'efforçait de promouvoir.

A cet effet, des lois rigoureuses veillaient à ce que cet ordre, sur le plan religieux, civil, conjugal - la famille formant la cellule de base de cet édifice- ne soit pas remis en question. Dans ce cadre, toute infidélité, tout adultère, étaient sévèrement sanctionnés car porteurs de germes infectueux capables d'altérer, de dégrader cet Ordre.

Il est évident que si cet Ordre était resté fort aucune contestation n'eût pu voir le jour et la condition féminine aurait été maintenue dans les fonctions que la société lui reconnaissait. Mais nous le savons, toute édification quelle qu'elle soit, fondée, basée sur une contrainte, est périodiquement ébranlée, que ce soit par des conflits internes ou externes, des guerres qui affaiblissent cet Ordre et donnent, momentanément du moins, aux femmes, un mode d'expression qu'elles n'auraient pas eu autrement.

Sans nous attarder sur l'histoire du Christianisme qui est celle du monothéisme à incidence masculine et les moments fugitifs où les femmes purent manifester et revendiquer un autre statut, nous pouvons comprendre que la période actuelle qui succède à deux épouvantables guerres est propice à une nouvelle réflexion. Incontestablement le développement d'un mode de vie qui met en danger l'avenir physique de la planète, redevient propice aux adultères, au désengagement unilatéral de tous ceux et celles qui, par les sacrements et les lois civiles, étaient contraints, bien qu'ils ne le désiraient plus, à suivre celui ou celle ou ceux qui leur avait demandé, quoi qu'il puisse arriver, fidélité.

Bien sûr ce combat n'est pas propre aux temps modernes, l'ordre féodal à existé bien avant l'avènement du Christianisme, mais si nous ne nous dotons pas des moyens de comprendre l'origine de cet Ordre, l'état d'adultère dans lequel collectivement ou individuellement nous nous installons( comme ce fut le cas dans le passé) après avoir ruiné l'union conjugale religieuse, attirera un nouveau maître aussi, sinon plus despotique que le précédent.

Mais que pouvait bien écrire Jésus sur le sol, devant cette femme en mal d'émancipation, tandis que les Légistes se retiraient un à un ?

Une vérité sans laquelle aucune rencontre entre un homme et une femme ne peut être menée à bien. Une vérité sans laquelle toute Société, toute Civilisation, toute Union, qu'elle soit religieuse ou conjugale, ne peuvent que se terminer tragiquement. A savoir: dans toutes ces rencontres, ces échanges, ces partages, quand nous pensons être deux nous sommes en réalité quatre. Ne pas avoir eu cette double vue semble la cause de tous les maux dont nous souffrons. Car nous oublions qu'il y a toujours en chacun de nous, suivant notre sexe, une femme ou un homme abandonné à ses seules ressources et pour lequel, quoi que nous fassions, quoi que nous vivions ici-bas comme union licite, sacralisée, légalisée, nous sommes adultères.

Adultères envers une partie de nous-mêmes que nous avons, au cours de notre évolution, abandonnée après lui avoir juré il y a bien longtemps inconsciemment fidélité.

De cet adultère là, aucune loi religieuse, sociale, ne nous fera grief. Bien au contraire la Civilisation à laquelle nous appartenons s'efforcera de nous faire oublier ce compagnon ou cette compagne qui, eux, mettront tout en oeuvre pour nous rendre infidèles auprès de l'homme, de la femme, du Dieu, que nous avons, à leur yeux, indûment choisis.

Disons que dans le passé ces occasions favorables étaient peu nombreuses. L'Eglise, grâce à sa puissante magie sacramentelle relayée par une juridiction sociale sévère empêchait généralement ce conjoint intérieur de se manifester, tout au moins à conduire l'homme et la femme à devenir concrètement adultères. Il ne pouvait y avoir que l'intention secrète, le rêve ou la procréation.

Nous parlons ici de l'origine de cet état mental et non pas forcément des conditions présentes bien que parfois nous puissions, en donnant la parole à notre inconscient, comprendre d'une toute autre façon notre désir de mettre des enfants au monde. Surtout à l'heure où s'affrontent sur cette planète ceux pour qui l'avortement fait partie du libre choix pour la femme de disposer de son corps et ceux qui voient dans l'I.V.G purement et simplement un meurtre.

Nous avons abordé ce grave sujet dans notre étude sur les Contes en disant que l'acte sexuel ne devait pas être initialement et systématiquement lié à la procréation. Il l'a très probablement précédé et n'est que l'ultime manifestation corporelle de deux âmes qui, nous l'avons également dit, ayant hypertrophié une polarité vitale, recherchent chez l'autre qui a fait le choix inverse, ce qui lui fait défaut; le désir physique n'étant que la traduction transposée d'un désir psychique.

Aujourd'hui les choses sont moins nettes, moins claires, car le corps, l'hérédité génétique qui le forme, portent inscrits désormais ce désir d'une rencontre sexuelle qui souvent, pour ne pas dire la plupart du temps, s'éveille bien avant que la conscience éprouve un manque affectif. Mais si nous ne faisons pas un effort pour comprendre l'origine des phénomènes, comment pourrions-nous en modifier le cours si la souffrance psychique nous pousse dans cette direction?

Revenons donc à une explication qui semble répondre à bien des interrogations concernant la stérilité des couples en supposant que les conjoints qui vivent une véritable passion n'ont pas d'enfants. Ce qui voudrait dire que tant que le transfert, dont nous venons de parler, satisfait l'âme qui s'y livre, tant que la polarité occultée s'attache inconsciemment au partenaire choisi et trouve son expression dans ce qu'il vit, aime, espère lui-même, la procréation serait inutile.

Car si dans ses prémisses la procréation répond à l'affaiblissement du transfert, à l'insatisfaction de la polarité occultée qui ne trouve plus dans l'union conjugale l'exaucement de ses désirs, c'est cette carence qui conduirait alors un des conjoints, (celui qui connaît le premier cette insatisfaction tout d'abord inconsciente), à chercher à projeter son image, celle de sa polarité repoussée, à l'incarner selon l'expression biblique bien connue: "voici cette fois celle (celui) qui est chair de ma chair, os de mes os!"

Ce nouveau transfert aboutissant à cette procréation, à la venue au monde d'un enfant, devrait à terme, si la Société, l'Eglise, n'intervenaient pas avec les moyens que l'on sait, permettre aux parents de découvrir ce qu'ils portaient en eux-mêmes sans vouloir, sans pouvoir jusqu'alors le reconnaître

Que croyez-vous qui se passe quand des parents maltraitent, abandonnent leurs enfants? Cette réaction ne correspondrait-elle pas à la déception de la polarité occultée, qui, une fois de plus, ne peut pas se reconnaître, s'identifier à cette âme vivante?

Pris à ce niveau de lecture quant à la recherche des causes profondes, secrètes de l'adultère, ne pourrions-nous pas dire dans ces conditions, que la venue au monde d'un enfant est la manifestation, le produit d'un adultère intime non encore reconnu?

Cette analyse pourrait apparaître terrifiante quand aux possibilités qui nous seraient offertes de comprendre la réelle venue au monde d'un enfant, le pourquoi de la naissance d'un garçon ou d'une fille, si nous ne savions pas que ce jeu du transfert, qui, à l'origine, dépend essentiellement du psychisme seul, est maintenant inscrit dans une génétique qui peut, dans une mesure qu'il s'agira plus tard d'évaluer, ne plus répondre aussi étroitement à ces critères psychologiques.

Une chose semble certaine. Nous ne savions pas, en commençant à nous pencher sur ce que Jésus a écrit sur le sol devant cette femme reconnue coupable, jusqu'où pouvait nous conduire cette recherche sur l'adultère. Il est aussi possible que désormais nous comprenions mieux les rapports ambigus qui existent entre un père et ses filles, une mère et ses fils, sachant le rôle capital joué par l'inconscient dans bon nombre de cas. Il est possible que désormais nous comprenions mieux les obstacles que nous rencontrons pour échapper, devenus adultes, à ces puissants transferts, pour saisir la règle de ce jeu qui, bien assimilée, bien conduite, nous retirera le désir de nous reproduire pour nous connaître enfin, pour redevenir un.

Sachant cela nous comprenons pourquoi Jésus ne pouvait condamner la femme, mais la conduire à ouvrir les yeux sur sa condition et lui permettre de découvrir envers qui elle devait s'engager, porter sa foi, ses efforts.

Maintenant si nous nous penchons sur le sol avec suffisamment d'attention pour découvrir ce que Jésus a écrit, nous allons voir apparaître, inscrite dans notre inconscient, l'histoire de la venue au monde de l'homme et de la femme; histoire que Moïse, ce grand initié égyptien, exposa dans ses "Commencements" en la voilant; les temps n'étant pas encore propices à cette révélation. C'est cette histoire que maintenant, grâce à la psychologie des Profondeurs, nous sommes à même de mieux comprendre.

Si nous nous penchons sur ces traces, nous allons tout d'abord voir apparaître une grande figure archétype: celle de l'Androgyne reconnue unanimement dans toutes les Traditions comme ayant précédé les existences sexuées que nous connaissons. Par exemple l'être Adamique du mythe hébreu, mâle et femelle, à l'aube de sa croissance quand ces polarités, ainsi définies, n'étaient pas encore sous l'emprise de la contrainte ni de l'ambition.

Cette Figure pourrait nous apparaître déconcertante et garder tout son mystère si nous ne prenons soin de ne pas immédiatement confondre polarité et sexe. L'Androgyne n'est pas un Hermaphrodite, c'est à dire l'expression, dans un seul être, quand il le désire, d'une sexualité mâle ou femelle. Nous sommes d'abord et avant tout en présence de deux fonctions qui, alternativement, sans recherche d'union ( ce ne sont donc pas des sexes ) participent au développement de l'âme vivante.

Ces deux fonctions, qui ont leur origine dans la Vie indifférenciée, peuvent succinctement être ainsi décrites:

La fonction femelle, dans la psychologie des profondeurs encore appelée EROS, transforme tout d'abord, instinctivement, inconsciemment, en images, en formes spontanées, tout mouvement ressenti. Suivant l'évolution de l'âme, successivement, sur le plan physique: les sensations; sur le plan psychique: les émotions, les sentiments; sur le plan spirituel: les pensées

Cette fonction devient la Grande Mère dans la mesure où elle s'attache à ces formes produites, s'identifie à elles; une Grande Mère qui peut devenir terrible quand ces formes sont menacées.

Cette tendance à s'identifier à la forme projetée nous permet de définir ainsi les qualités de cette polarité femelle: Unir, réunir, maintenir ou reconstituer l'unité du sujet et de l'objet avec lequel le sujet s'identifie, même au prix d'un retour à l'inconscience, à l'indifférencié, seul garant au début de cette évolution , de la parfaite unité.

Cet amour sans partage peut, aujourd'hui encore, être observé dans cet attachement qu'éprouvent certaines mères pour leurs enfants au point de les empêcher de croître; cette croissance étant synonyme d'éloignement, de séparation. Le mythe du " Puer Aeternus" , de l'éternel enfant, dans la Mythologie grecque, nous rappelle cette tendance extrêmement préjudiciable à l'âme infantile si l'autre polarité n'intervient pas pour compenser ce mouvement.

En face de l'EROS, toujours en termes psychologiques, nous trouvons le LOGOS, la seconde polarité, dite mâle, le véritable pôle de conscience dont la vocation est d'observer les formes produites, puis de s'en distinguer, éventuellement de s'en séparer, puis de les transformer, enfin, avec l'aide de la première polarité, d'en inventer d'autres.

Nous avons reconnu, au sein de cette seconde fonction, le principe de l'individuation qui prend une place fondamentale dans la Psychologie des Profondeurs.

Nous pouvons imaginer, au début de ce jeu pratique sans aucune contrainte extérieure, aucune arrière pensée mentale ou morale, une parfaite respiration harmonieusement alternée qui conduit l'âme nouvellement née à croître en stature, en grâce, puis en sagesse, pour employer des termes évangéliques.

Nous retrouvons bien entendu ici le jeu du Yin (pôle femelle) et du Yang (pôle mâle) décrit dans la Sagesse ancienne. Un mouvement tout d'abord inconscient qui conduit l'âme, à partir de sensations gustatives, olfactives, tactiles, puis auditives, visuelles, et enfin mentales, (sensations qui enrichissent continuellement l'environnement avec des formes nouvelles) à développer une conscience de soi de plus en plus étendue, jusqu'au moment où cette conscience peut intervenir volontairement dans ce jeu, en modifier le rythme, privilégier une fonction au dépend de l'autre.

Ce comportement serait à l'origine de la sexualisation, de la disparition de la forme androgyne qui correspond à la petite enfance de l'âme vivante. Ce mouvement a été parfaitement compris et illustré dans le mythe mosaïque avec les figures archétypes d'Adam, d'Ischa, d'Isch, de Raya (Eve), et leur sortie du Jardin d'Eden.

Il semble évident que la modification des comportements se soit faite insensiblement tout d'abord, pour prendre ensuite un caractère plus rapide, plus spectaculaire.

Dans toute forme d'évolution nous pouvons, aujourd'hui encore, distinguer un état initial où les différences entre les âmes sont peu marquées. Puis viennent l'adolescence et la puberté qui nous mettent en présence d'êtres nettement sexués.

Nous avons, au cours d'une étude sur les Contes de Perrault (cf les Contes à la lumière de la Psychologie des Profondeurs) été amenés à parler de ces premières relations qui se forment quand les âmes, ayant déjà favorisé dans leur prime jeunesse le jeu d'une des polarités, découvrent leur différence et recherchent une complémentarité nécessaire à leur épanouissement.

En fait des frères et des soeurs dont Swedenborg dans ses "Arcanes Célestes" nous dévoile les jeux. Des jeux que nous pouvons appeler chastes dans la mesure où la bouche, les lèvres, la langue, constituent les bases physiques de ces premières rencontres qui ont le palais pour chambre nuptiale.

Retenons ici le caractère peu accentué des différences sexuelles qui permettent une grande souplesse dans les échanges. Le rôle actif de la langue, par exemple, correspond à une double pénétration, un double échange, celui des idées, des formes que l'on désire projeter, à qui l'on veut donner vie. L'acte sexuel et la procréation à partir desquels la race humaine s'est développée ensuite et reproduite, n'avaient pas encore de raison d'être.

Cette pratique proviendrait d'une accentuation des disparités polaires quand l'âme, par son choix de plus en plus délibéré de privilégier une fonction, attend d'une autre âme les services que lui refuse sa polarité occultée. Nous arrivons alors à une forme d'union passionnelle au cours de laquelle une âme projette sur l'autre son désir. Le libre échange a laissé la place à une contrainte.

Cette contrainte, devenue avec le temps impérative, obligea la société à légaliser les échanges, à les inscrire dans des lois faites pour les faciliter. Mais, nous le savons, ce qui protège, généralement enferme. Ce qui est légalisé tend à devenir une norme permanente qui, avec les siècles, apparaît ensuite comme originelle.

Mais cet enfermement légal, devant la nécessité, sociale, conjugale, d'inscrire les âmes dans le jeu exclusif d'une polarité, accentue bien évidemment les disparités. Ainsi le mâle devient de plus en plus mâle, la femelle de plus en plus femelle. En termes psychologiques; l'homme devient de plus en plus phallocrate et la femme de plus en plus séductrice, de moins en moins encline à choisir pour l'éternité (comme l'Eglise le formule) ce modèle de vie que représente l'époux. Ce mode de vie conduit peu à peu à une véritable cécité mentale, que nous apprendrons à soigner et à guérir en méditant l'épisode suivant de la vie de Jésus: l'aveugle-né, le sixième signe de notre chandelier.

Pour clore cette bien délicate étude en évitant des prises de conscience trop hâtives, nous ne devrions pas perdre de vue que le désir de procréer s'inscrit aujourd'hui dans un autre contexte, celui qui, semble-t-il, a conduit également la race humaine à se reproduire: à savoir la réincarnation périodique d'un grand nombre d'âmes désireuses de retrouver au plus vite un corps de manifestation; ce désir jouant un rôle non négligeable dans ce processus. Pour plus de détail à ce sujet se reporter à tout l'enseignement Traditionnel que le Christianisme n'a pas jugé utile de retenir.

Gardons également en mémoire le désir pour un père d'assurer une continuité à son oeuvre ici-bas après son trépas, ou celui pour une mère de poursuivre un rôle éducatif, protecteur, nourricier, etc..